

au total, reste grave. La narration es menée avec liberté et aisance. Il y a telle biographie où l'homme, l'écrivain, le chrétien, etc., sont examinés séparément. C'est une méthode qui a, dans les retours qu'elle amène, ses avantages et ses inconvénients. M. Veillot suit une autre marche. Il embrasse d'un même coup d'œil toute la vie de son héros, qui est telle dans son livre qu'elle fut dans la réalité, les actes de l'homme privé se mêlant, sans confusion, aux actes de l'homme public. Cette manière, moins simple et toutefois moins artificielle que la première, demande, je crois, plus de talent, en tout cas, une vue plus compréhensive. M. Veillot s'en tire heureusement. Ni la complexité des objets ne nuit à l'unité, ni l'ensemble aux détails. Les matières sont rangées avec ordre, habilement fondues en un tout harmonieux. L'on va ainsi sans fatigue à travers les événements très divers et très pressés qui remplissent la carrière de Louis Veillot jusqu'à son mariage.

Quant au style, il a la précision, avec toutes les qualités annexes. C'est le maître don de M. Eugène Veillot. Don précieux pour tout écrivain, et pour l'historien en particulier. Certes, M. Veillot n'atteint pas à la supériorité de celui que beaucoup placent à la tête de tous les écrivains de ce siècle. On l'a répété avec raison. Peut-être y a-t-on mis néanmoins ou trop d'insistance ou trop de passion. C'est là le malheur de ceux qui ont un grand frère, et de ceux, en général, qui sont écrasés par une grande renommée. On les range, sans y voir de près, parmi les satellites.

M. Eugène Veillot tient pourtant de race. Il est Veillot aussi par sa plume, on peut, je pense, l'affirmer sans exagération, tout en laissant une distance respectueuse entre les deux frères qui n'avaient qu'un encrier. Louis appréciait fort et cotait très haut le talent d'Eugène. Or, il avait un goût sûr et éclairé. Après tout, la clarté, la justesse, le naturel, l'intérêt, la finesse des détails, la verve et l'esprit, au besoin, sont des qualités éminemment françaises ; je dis plus, il est donné à peu d'hommes de talent de les posséder au degré exceptionnel où elles se rencon-

trent chez M. Eugène Veillot. A cette hauteur et dans cette élite, on n'a plus guère au-dessus de soi que les princes de l'intelligence. Les esprits lumineux qu'a touchés la flamme sacrée du génie sont aussi rares au firmament de l'humanité que dans la voûte du ciel les soleils de première grandeur.

Le livre que M. Veillot vient d'écrire, et qui était si impatiemment désiré, sera lu avec un vif intérêt par tout le monde ; ceux qui sont de la famille de l'Univers l'ont déjà lu avec délices et soupirent après la suite. ABNER.

Éloge de l'Éloquence

Il y a un art qui naquit à Athènes, plusieurs années avant Jésus Christ, qui s'y développa et s'y illustra, passa ensuite à Rome qu'il rendit célèbre, et prit un nouvel essor à la naissance du christianisme pour se continuer jusqu'à nos jours, en subissant tous les maux dont les siècles chrétiens ont eu à souffrir. Cet art, c'est l'éloquence.

Instruire, réprimer les passions, corriger les mœurs, soutenir les lois, rendre les hommes bons et heureux, voilà le bien que l'éloquence doit opérer.

Si vous le voulez bien, lecteurs, suivez-moi à travers les siècles passés, et examinons ensemble si elle a failli dans sa grande mission.

Athènes fut le berceau de l'éloquence. On connaissait l'importance de cet art, on le respectait. Quand Périclès devait paraître à l'assemblée, avant de sortir de chez lui, il se disait : "Périclès, songe que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens." Un homme qui avait de telles idées sur la dignité de l'art de la parole, devait exercer sur ses concitoyens une influence irrésistible. Ce ne fut pas le seul à penser ainsi de l'éloquence. Un peu plus tard, l'éloquence déclinant, Eschine et Démosthène parurent. C'était après une longue suite de guerres civiles. Le peuple athénien, oubliant les mâles vertus des aïeux, se laissait entraîner sur la pente de sa légèreté et de son insouciance naturelle, vers l'abîme de la servitude. Les lois avaient perdu leur autorité, l'activité avait fait place à la paresse, la probité à la vénalité. Des antiques vertus, il ne restait aux Athéniens que l'amour du sol natal porté jusqu'à l'enthousiasme. Cette flamme du patriotisme pouvait encore opérer des prodiges. Il s'agissait de la ranimer : c'est ce que fit l'éloquence de Démosthène.

L'éloquence fut pour Rome ce qu'elle avait été pour Athènes.

Deux siècles avant l'ère chrétienne, Rome était encore illettrée ; le flambeau de l'éloquence dissipa les ténèbres de l'ignorance et y fit briller la vraie lumière dans toute sa splendeur.

Les porte-flambeau, dans Rome, furent Hortensius et Cicéron. Le siècle témoin de leur génie a été appelé *Siècle d'Auguste*.

Ce siècle fut le trait d'union des temps païens et des temps chrétiens.

Après la mort de Cicéron, l'éloquence fut baillonnée par le despotisme des empereurs, et était sur le point d'expirer, lorsqu'un libérateur hardi vint à son secours. L'apologiste Tertullien se dressait de toute sa hauteur et forçait le paganisme dédaigneux à l'écouter.

Le souffle chrétien qui traverse le monde ranime un moment le flambeau de l'éloquence près de s'éteindre. Saint Augustin confond l'hérésie ; saint Léon le Grand triomphe des barbares ; Attila recule devant l'autorité de sa parole.

Après cela, l'éloquence est obligée de se réfugier dans les monastères d'où elle ne sortira que pour briller davantage : l'époque de la Renaissance lui en ouvrira les portes. Ce sont les terribles enfants du Nord qui forcent ainsi l'éloquence à se cloîtrer, mais elle ne fut pas créée pour rester inactive. L'oracle du monde chrétien, au XIIe siècle, la fait sortir de sa retraite. L'hérésie, le schisme sont terrassés : saint Bernard remplit sa divine mission : l'éloquence brille de nouveau et subjugue.

De nouveau elle est blessée, mais moins gravement que jadis ; aussi la voyez-vous bientôt se relever plus glorieuse, plus invincible. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon sont montés dans la chaire et l'éloquence atteint son apogée. Louis XIV est sur le trône et favorise cette lumière des nations.

Vous savez tous, chers lecteurs, quel bien l'éloquence a fait au XVIIe siècle. On entend encore aujourd'hui l'écho de son triomphe.

Permettez-moi, lecteurs, de m'arrêter ici et de jeter, un seul instant, les yeux sur la route que nous avons parcourue ensemble.

L'éloquence a soutenu Athènes dans sa supériorité, l'a empêchée de tomber dans l'abîme. Rome brille par elle d'un éclat qui jaillit sur toutes les nations. Par elle, l'hérésie, le schisme sont arrêtés dans leur marche terrible et sont vaincus. Le XVIIe siècle, par elle toujours, est digne du siècle de Périclès, du siècle d'Auguste.

Lecteurs, a-t-elle failli à sa mission ? N'est-elle pas digne d'être appelée la